

nomie et repousser toute obligation qu'elle ne s'impose pas elle-même. En d'autres termes il faut revenir à l'ordre voulu par Dieu, par sa Providence; il faut revenir à Dieu lui-même.

Si les leçons de la guerre ne suffisent pas à ramener les esprits à cet ordre nécessaire au monde, ordre naturel, voulu et imposé par l'auteur de la nature, les difficultés de faire une paix stable en dehors de cet ordre providentiel, achèveront d'éclairer tous ceux qui peuvent voir clair. Le danger socialiste comme le péril allemand dit aux chefs des nations civilisées : revenez et attachez-vous solidement à la civilisation chrétienne qui est la seule civilisation européenne possible, la seule civilisation humaine qui puissent résister aux vagues de la barbarie allemande, aux vagues de la barbarie socialiste, anarchiste, bolchéviste. Au fond toutes ces barbaries sont sœurs ; bien plus elles sont identiques dans leurs principes. Toute barbarie est faite d'égoïsme sauvage, d'égoïsme de peuples, d'égoïsme de classes, d'égoïsme d'individus, contre l'ordre providentiel du monde.

Comme l'ordre physique de l'univers, le mouvement du monde, ou des mondes, a besoin constamment d'être maintenu par l'auteur divin de la nature;

ainsi l'ordre humain, l'ordre entre les nations, entre les sociétés particulières, entre les individus, a sans cesse besoin de reposer, de s'appuyer sur Dieu. Sans lui tout s'écroule, aussi bien dans le monde politique que dans le monde physique.

La paix ne va pas sans l'ordre, et l'ordre ne subsiste pas sans Dieu.

Pour éviter les dangers qui menacent la paix, danger allemand, danger socialiste, danger des utopies dangereuses qui prétendent se passer des vieux principes chrétiens dédaignés, il faut revenir à Dieu, comme il a fallu revenir à la discipline, à l'obéissance, aux renoncements héroïques, à la prière et aux sacrifices, pour échapper aux calamités de la guerre barbare.

La victoire n'a pas été un miracle, c'est-à-dire une dérogation aux lois ordinaires de la Providence; elle a été l'éclatant accomplissement de ces lois. Ainsi la paix s'établira et se maintiendra non par miracle, mais par l'accomplissement normal de la grande loi providentielle que le monde ne peut en aucune façon se passer de Dieu, mais doit obéir à ses lois.

La paix entre les hommes suppose et nécessite la paix entre les hommes et Dieu.

J.-A. LANDER.



LETTRE DE FRANCE

DANS LE PARTI SOCIALISTE



Paris 2 Novembre 1918.

UNE profonde et visible transformation s'accomplit au sein du parti socialiste français.

Là, depuis environ vingt-cinq ans jusqu'à la veille de la guerre, s'était établie la conviction que les socialistes de n'importe quel pays, mais surtout ceux de France, pouvaient compter sur les socialistes allemands comme sur des alliés véritables. Même en cas de guerre?—Assurément—répondaient nos meneurs socialistes, quand on leur posait cette question.—Et d'autant mieux que si le cas de guerre menaçait de se produire, les camarades d'Allemagne le feraient rentrer dans le néant, par le refus de voter les crédits et de prendre les armes; au besoin, par l'insurrection réelle et directe.

Ces meneurs socialistes français croyaient-ils en vérité avoir lieu d'espérer un tel appui de la part du socialisme allemand? Ils désiraient surtout pouvoir l'espérer; et tout en s'occupant de répandre cette persuasion dans leur monde, ils s'appliquaient aussi à se persuader eux-mêmes. Ils avaient besoin d'un continu effort pour entretenir leur conviction, car les motifs sur lesquels elle devait s'appuyer étaient faibles, instables, suspects.

Sans doute, depuis longtemps, mais de loin en

loin, et aussi de moins en moins, les socialistes allemands, les chefs, avaient parlé de manière à faire croire qu'ils voulaient et qu'ils sauraient écarter tout danger de guerre. D'ailleurs, ils affirmaient que leur peuple, les ouvriers comme les bourgeois, les hobereaux comme les professeurs et les politiciens, avait pour principal désir la paix. Encore un peu, ils auraient affirmé que le parti militaire lui-même était en somme, plutôt pacifiste.

Quant aux pangermanistes, si nombreux, si menaçants, si bruyants, on devait bien reconnaître qu'ils existaient; mais on prétendait qu'ils avaient peu d'influence. Fallait-il donc compter que si un danger de guerre surgissait, les socialistes allemands sauraient intervenir à l'heure opportune et peser sur l'autorité publique pour empêcher la crise de se précipiter? On assurait que telle était leur disposition et qu'ils la mettraient en acte. Les députés iraient-ils donc jusqu'au refus des crédits? et les ouvriers jusqu'à la grève et à l'insurrection? On n'osait pas le dire d'une manière catégorique. Mais les chefs des socialistes allemands prenaient soin de le laisser croire. En tout cas, ils affirmaient qu'ils sauraient bien empêcher les événements d'aller trop vite.

Par malheur, comme je l'ai dit, les socialistes français ne demandaient qu'à le croire. Ils s'imagi-